

TEMPERATURE

Du 26 septembre 1900.

Table with 2 columns: Time (du matin, Midi, P. M.) and Temperature (Centigrade). Values range from 82 to 88.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 26 sept. Indications pour la Louisiane: Temps beau jeudi excepté ondées plus fraies dans la partie nord-ouest; vents variables devenant frais du nord.

NOS RUES,

POUR NE PAS

Dire nos cloaques.

Grand Dieu, qu'il est difficile de mettre un terme à ces abus, ces négligences, ces actes d'impéritie que l'on a laissés glisser peu à peu dans les administrations des Etats ou des communautés municipales et que l'habitude y a, en quelque sorte, consacrés!

Nous avons fait bien des efforts aussi intelligents qu'énergiques pour opérer une réforme digne de ce nom. Les dernières élections surtout, aussi habilement qu'honnêtement conduites, semblaient nous assurer enfin la résolution bienfaisante à laquelle nous aspirons depuis si longtemps.

Qu'avons nous obtenu, en réalité, depuis lors? Nos rues sont-elles mieux entretenues? Non. Nos chaussées en meilleur état et mieux balayées? Non. Et faut se donner la peine de parcourir le Quartier Français—nous insistons sur celui-là, parce que c'est celui que nous habitons et dont nous avons tout spécialement le devoir de défendre les intérêts de réclamer la salubrité, et l'on verra clairement que l'on n'a tenu jusqu'ici aucune des promesses qu'on nous a faites.

Oui certes, il y a de belles réformes indiquées sur le papier, de nombreuses et importantes améliorations à opérer... dans l'avenir. On nous les expose, on nous les énumère complaisamment, avec une rare clarté, avec une grande exactitude. Evidemment l'auteur de tous ces rapports, M. Moulin, sait tout ce qui manque à notre ville; il sait tous les travaux qu'il est urgent d'y entreprendre. Que ne se met il donc immédiatement à l'œuvre. Assez de paroles et de rapports. Un peu plus d'action ferait mieux notre affaire.

On ne peut se faire une idée juste de la malpropreté de certaines de nos rues du Deuxième District. On nous citait ici, hier même, une partie de la rue de Chartres qui est, en effet, d'une malpropreté assez réussie. Que serait-ce donc si l'on parcourait la rue St-Philippe—un véritable cloaque impraticable. En dehors des carrefours, il est impossible de traverser la rue sans s'exposer à une chute dangereuse, à cause de l'énorme différence qui existe entre la chaussée ou, du

moins, ce que l'on décoré de ce nom, et le trottoir. Il faut en finir avec cette horrible situation. Il ne s'agit pas ici d'une affaire de luxe; notre ambition ne s'élève pas si haut. Nous ne demandons que le strict nécessaire. Il nous le faut et nous l'obtiendrons avec ou sans l'aide du commissaire actuel des travaux publics. S'il est incapable, qu'il se retire; qu'il donne sa démission. S'il n'a pas en main les fonds nécessaires pour faire balayer convenablement nos rues, qu'il réclame l'argent qu'il lui faut, mais qu'il fasse quelque chose. Il est impossible de laisser une grande ville comme la nôtre dans le honteux état où nous la voyons aujourd'hui.

LES CYCLONES.

A propos du terrible cyclone qui vient d'opérer de véritables ravages dans le Texas, voici comment un savant explique la formation de ce phénomène: Le cyclone, c'est un tourbillon aérien—qu'on appelle aussi typhon et tornade—caractérisé par un centre de pression barométrique très faible. Vers ce centre, naturellement, l'air avoisinant se précipite de tous les côtés, et les vents convergent avec d'autant plus de force que la dépression est plus accentuée. Ils ne se heurtent pas les uns contre les autres, mais abordent la dépression tangentiellement, et font la ronde tout autour.

La dépression se déplaçant, ils font comme elle; aussi un cyclone fournit-il toujours une course dont la longueur est du reste très variable. Ils peuvent naître et mourir dans les limites du continent; ils peuvent aussi franchir l'Atlantique, en perdant de leur violence, du reste. Celui qui a ravagé Galveston et les environs ne s'éloigne en rien du type classique des cyclones du sud des Etats-Unis.

Et il était parfaitement prévu, dès vendredi, tout comme on a prévu qu'il se dirigerait vers le nord—il était hier soir à Chicago. —Tout comme on a prévu qu'il passerait sans doute l'Atlantique—il doit être sur les bords de Terre-Neuve. A l'heure présente, il se dirige sur l'Europe. Mais comment prévoit-on les cyclones et autres variations météorologiques aux Etats-Unis? La réponse est donnée par le Weather Bureau.

Le Weather Bureau peut se comparer à une organisme fort étendu, dont le cerveau se trouve à Washington et dont les tentacules se répandent sur tout le territoire de l'Union, de la Floride au Canada, de l'Atlantique au Pacifique; quelques uns même vont plus loin, aux Antilles et même aux Açores. Ils sont au nombre de 170. Autrement dit, le service de la météorologie américaine comprend 170 stations météorologiques qui se rattachent toutes à un centre commun, qui est la station centrale de Washington. Vaut-il pour la structure.

Pour le but, c'est chose très simple: les 170 stations recueillent les données météorologiques locales, et les font connaître au bureau central lequel assemble et coordonne le tout et en déduit des prévisions générales et régionales. Il va de soi toutefois que la somme énorme de documents qui sont ainsi recueillis chaque jour ne sert pas seulement à la besogne éphémère dont il s'agit: ils sont théaurisés, compulsés et exploités méthodiquement pour une foule de travaux d'ordre scientifique. Ils servent encore par la comparaison des prédictions et des réalisations à corriger les erreurs, à enseigner la prudence, à redresser les notions faussées, et permettent d'élaborer un système toujours plus exact et plus parfait, et tous ces enseignements, tous ces travaux, la Monthly Weather Review les publie chaque mois pour le plus grand bien de la météorologie. Chacune des stations météorologiques officielles, au nombre de 170 est pourvue d'un observateur, naturellement, et des instruments enregistrateurs requis. Elles se sont répandues sur tout le territoire; il en est une quinzaine de date toute récente, aux Antilles, s'échelonnant de Trinidad à la Havane; elles furent organisées pendant la guerre pour prévenir à temps la flotte de l'imminence d'un cyclone. Dès que le câble sera établi, une station sera installée aux îles Hawai, et dans l'Atlantique; bientôt, les Açores se rattachent au service de Washington, M. P. A. Chaves, directeur de l'observatoire météorologique de Ponta-Delgada, envoyant chaque jour ses observations. Leur tâche est simple. L'observateur fait les lectures nécessaires et les communique au bureau central. Cette communication se fait par voie télégraphique, naturellement, et elle a lieu deux fois par jour, le matin et le soir, à des heures fixes d'avance, au même moment. A Washington, tout est préparé pour la recevoir. D'abord le télégramme météorologique, d'où qu'il vienne, a le pas sur tous les autres. Et ceci fait que, dans l'espace d'une heure et demie, toutes les dépêches sont parvenues à destination. Chacun est à son poste, au bureau central, et grâce à la division du travail, la besogne va très vite. Chaque dépêche est rédigée d'après un code; un employé spécial la traduit en clair, à haute voix. Alors, toutes les dépêches lues et enregistrées, le météorologiste de service intervient. Il relie entre elles sur une carte muette toutes les stations à même pression: il trace les isobares; puis il trace les isothermes; il indique les centres de haute et basse pression, de haute et basse température; il ombre les régions où il pleut, et toutes ces indications sont aussitôt reportées sur le cliché déjà pourvu de certains signes. Et, sa carte faite, il établit les prévisions. Il la compare avec les précédentes; il voit les tendances générales, constate les changements d'aires, cherche à découvrir les premiers signes de perturbations, et, selon son expérience, selon son savoir, il tire ses conclusions à l'égard du temps probable dans les différentes régions. Celles-ci, aussitôt formulées, sont à la fois "composées" pour la carte, et télégraphiquement expédiées au centre principal de la zone intéressée. Dans les trois heures, la besogne est achevée. La carte météorologique est prête; elle part à son tour, après les télégrammes. Telle est l'opération par laquelle ils ont pu en considérant les conditions régnant dans le golfe du Mexique, avertir Galveston du danger qui le menaçait.

QUELQUES MOTS

D'UN CROYANT.

Sous ce titre nous lisons dans le Figaro: On s'étonnera peut-être de trouver ici, sous un article consacré à la réforme de l'orthographe, la signature de Saint-Saëns.

C'est bien pourtant Saint-Saëns lui-même, l'auteur de Samson et Dalila et tant d'autres chefs-d'œuvre dont s'honore l'école musicale française, qui apporte en ces gros débats son discret et toujours spirituel avis. Pourquoi ne le donnerait-il pas? L'orthographe vaut pour tout le monde, diraient volontiers ceux qui parlent d'en supprimer ou tout au moins d'en simplifier les règles. Il n'y a donc aucune raison pour qu'à côté des spécialistes de la grammaire, le premier "profane" venu ne revendique pas le droit de dire ce qu'il pense d'une petite révolution au succès ou à l'insuccès de laquelle il est aussi directement intéressé qu'eux.

Saint-Saëns use donc de ce droit, et nous l'en félicitons. Nous l'en félicitons pour deux raisons: la première, c'est qu'amoureux de notre vieille orthographe—en artiste et en poète qu'il est—il n'intervient ici que pour la défendre, et qu'il y a toujours du mérite à défendre les opprimés. La seconde raison, c'est que son plaidoyer est charmant. Cela n'étonnera personne. En d'autres occasions déjà, nous avons goûté de sa fin bon sens et son originalité savoureuse de cet esprit, aussi largement ouvert aux choses de la littérature qu'à celles de l'art où il triomphe. Même comme écrivain, l'auteur de Portraits et Souvenirs n'en est plus, depuis longtemps, à faire ses preuves. D'un croyant à la Langue française, d'un croyant en sa beauté, en sa demi-divinité... N'est-elle pas, en tous pays, la langue des princesses, des reines et des impératrices? D'autres seront plus riches, ou plus musicales; elle a pour elle sa clarté proverbiale, et mieux encore, l'art des nuances impalpables; des délicatesses innombrables, des fins analogues à ces gris argentins aimés des peintres. Elle est l'instrument merveilleux à l'aide duquel, trois siècles durant, nos grands écrivains ont conquis le monde; on ne doit toucher à un tel instrument qu'avec respect et précaution. Or, depuis quelque temps, tout le monde y touche; on cherche à le violenter, au risque de le fausser pour toujours. Le mal, de chronique qu'il était, passe à l'état aigu; il n'est pas de jour que l'on ne prêche, çà et là, les réformes de l'orthographe et pis encore. L'orthographe! c'est assurément une chose fort ennuyeuse à pratiquer quand on ne l'a pas apprise, et même simplement quand on n'est pas du métier, quand on ne sait pas son français sur le bout du doigt. La rendre plus accessible serait un bienfait; reste à savoir dans quelle mesure cela est possible, et si, dans certains cas, le remède ne serait pas pire que le mal. Certaines personnes voudraient que l'on écrive "comme on prononce". C'est parfait. Le malheur est que presque tous, tant que nous sommes, nous prononçons tout de travers, et que la variété des prononciations vicieuses est infinie. Quelqu'un se demandait-il pas dernière-

ment au nom de ce principe, à écrire *anui* pour *annui*? A Paris nous mangions la moitié des mots; faut-il pour cela supprimer tous les *e* muets et les remplacer par des apostrophes, comme on le fait dans les légendes des caricatures? Opèrera-t-on pour la prononciation du Nord, pour celle du Centre ou celle du Midi? On parle de supprimer toutes ces lettres à qui hérisaient les mots venus du grec en passant par le latin. Les Italiens, les Espagnols, plus voisins des Latins que nous, n'ont-ils pas hésité à le faire, et nous pourrions bien les imiter. *Orthographe, prosodie, terminologie* ne seraient pas des mots barbares; cela ne touche que la langue latine, et nullement la langue française. Il en est autrement des doubles consonnes, auxquelles on déclare la guerre. Quelques-uns sont inutiles, et quand deux mots ayant la même origine s'écrivent différemment, il serait bon de faire cesser cette anomalie; mais ce sont là des exceptions. J'ai connu, dans mon enfance, des personnes lettrées qui avaient conservé les traditions du siècle précédent, et j'avais pour ami dans ma jeunesse un Tourangeau qui tenait de son père une remarquable pureté de prononciation. Tous faisaient sentir les doubles consonnes; ils ne prononçaient pas *lettre*, *apparence*, *occasion* comme si l'on eût écrit *lêtre*, *aparence* et *ocasion*. Si la foule des illettrés et des insouciantes fait prévaloir une prononciation abâtardie, est-ce une raison pour la consacrer par l'écriture, en ôtant aux mots leur relief et à la langue sa distinction? On attaque aussi le trait d'union. Il n'existe pas, que je sache, en allemand, où les mots se soudent les uns aux autres pour former de longues suites de lettres qui ont l'aspect d'un train de marchandises. C'est le génie de la langue qui le veut; cela ne nous regarde point. La langue allemande a d'ailleurs des beautés que nous n'avons pas. Mais, chez nous, les chimistes ont adopté ce système par imitation, et d'effroyables vocables s'allongent sur des lignes entières, sans que rien y arrête l'œil et vous guide à travers ce grimoire. Quelques traits d'union apporteraient la lumière dans ce chaos, épargneraient à l'œil et à l'esprit une tension inutile; et n'est-ce pas justement le but que l'on se propose en réformant l'orthographe? Le trait d'union est une de nos grâces; par lui, deux ou trois mots n'en font plus qu'un, tout en conservant leur individualité. Quel avantage peut-on trouver à les souder brutalement, ou bien à les séparer complètement? Prenez, par exemple, le joli mot *arc en ciel*. Si vous écrivez *arc en ciel*, cela n'a plus de sens; *arckeniel* serait horrible. *Tres-bien* est le superlatif de *bien*; *très bien* en deux mots n'est pas tout à fait la même chose: la nuance est infiniment délicate, mais elle existe. Et *toutafait* en un seul mot! on ne sait plus ce que c'est. Assurément ce sont là des délicatesses, et nombre de gens ne les apprécient pas; cependant, l'art, l'urbanité, une foule de choses précieuses vivent de nuances délicates. Les commerçants, pour la langue, sont de terribles ennemis; soucieux de la philologie comme d'une guigne, ils suppriment, dans leurs imprimés, tout mot qui leur paraît inutile, et parlent négre avec un merveilleux aplomb. Ils nous ont imposé *tout laine*, *tout soie*, que tout le monde s'est accoutumé à dire; ils ont même osé, depuis

quelque temps, *cous main*, *cous machine*, mais le public ne les a pas suivis jusque-là. N'y a-t-il pas moyen de les empêcher d'imprimer "en face la gare, en face le théâtre"? A force de lire ces horribles locutions, le public s'habitue à parler ainsi et à trouver cela tout naturel, ce qui est déplorable. Eux encore, à force de répéter au public *vingt francs*, *sept francs*, en faisant sonner la dernière lettre, lui ont inculqué cette laide façon de parler; dans ma jeunesse, seuls les gens de la plus basse classe s'exprimaient ainsi. On a d'ailleurs, de plus en plus, une fâcheuse tendance à épeler les mots; on fait sentir l'*s* dans *l'asquier*, le *p* dans *dompter*, etc. C'est pourtant une mauvaise prononciation. La manie de l'exotisme est encore une chose dangereuse. Certains mots sont utiles, comme *starter* (ou aurait pu créer *departeur*), *handicap*, *maestro*. Mais, il n'y a aucune nécessité à dire *ticket pour billet*, *wattman pour conducteur*, *aficionado pour amateur*. Les autres pays, du reste, en font autant. C'est peut-être par ce moyen que se fabriquera, en huit ou dix siècles, une langue universelle! Alors nous entrerions dans une période de transition qu'il serait impossible de conjurer,—l'époque du chaos et du charabia. En attendant, tâchons, s'il est possible, de ne pas travailler nous-mêmes à la destruction de notre langue, à l'abolition de charmantes élégances qui nous décorent. N'oublions pas que la langue d'un peuple est le miroir de son âme. Il est un cénacle de poètes, d'écrivains, de savants lettrés, d'hommes du meilleur moule, à qui est confiée la garde de notre belle langue française: c'est l'Académie. A elle seule appartient de décider en ces matières délicates. Qu'elle délibère, qu'elle décide, et nous n'aurons plus qu'à nous incliner. C. SAINT-SAËNS.

Niébé a été tué, et si Fadifallah a réussi à s'échapper, il est duit à Pimpussance. Le détachement, chassant de rnières bandes de Rabah, rentra à Dikoa, le 14 mai; il est reparti le 15 pour revenir à Kouk'héri. La colonne est partie le 23 mai sur la rive droite du Chvri. Cette campagne d'un mois au cours de laquelle nous n'avons perdu qu'un sous-officier européen, a été extrêmement profitable en raison de la longueur de la marche, de la température du manque d'eau. L'état sanitaire est excellent. La colonne expéditionnaire ayant été dissoute le 23 mai à Kouk'héri, mission du Sahara entrepris à cette date sa marche de retour. Les derniers éléments, sont arrivés à Gribinghni, le 23 juin. La mission s'embarquera à Brazzaville en octobre.

Ce qui remplacera le charbon. Ce que deviendra la race humaine lorsqu'il aura pu de charbon est un question qui a été traitée avec beaucoup d'intérêt dans un petit ouvrage paru récemment. Ce livre est un chef-d'œuvre de la science moderne, car il nous fait connaître les conditions de la vie future, et nous montre comment nous pourrions nous débarrasser de nos besoins actuels, et nous faire une vie meilleure. Personne n'a pu jusqu'ici nous dire ce que sera le monde de demain, et ce livre nous le dit. Il nous montre comment nous pourrions nous débarrasser de nos besoins actuels, et nous faire une vie meilleure. Personne n'a pu jusqu'ici nous dire ce que sera le monde de demain, et ce livre nous le dit.

AMUSEMENTS. GRAND OPERA HOUSE. "M. Barnes of New York" par bonheur à la troupe Baldwin-Miller et au Grand Opera. La pièce est si amusante et les principaux artistes si pleins d'entrain et de vaillance. Le fait est que la salle est remplie plus depuis dimanche. En sera ainsi jusqu'à samedi soir.

THEATRE "CRESCENT". Au Crescent, M. F. Keenan continue d'enlever son auditoire, dans la charmante pièce intitulée "The Reluctant". Impossible de porter plus de naturel dans un rôle que le fait cet excellent artiste depuis dimanche au Crescent.

THEATRE TULANE. Beaucoup de monde hier, mardi soir, au Tulane, au théâtre "l'Albigeois du Cheval Blanc". Plus à Dieu, que le charmant spectacle de cette traversée est resté chez elle autant d'habitués: et tout bien vite fait spectacle. Ce soir, même spectacle.

MOTS POUR RIRE. Le jeune Bilboquet, étudiant en province, est venu passer quelques semaines dans la capitale, où il même joyeuse vie grâce à d'incessants appels à la bourse d'un oncle débouarré. — Cet animal-là est très débouarré, disait l'oncle; il connaît déjà Paris comme ma poche!

Dans un salon. — Mon Dieu, que le fils Bézoche a donc l'air gauche! — Il fait pourtant son droit.

NAVIGATION FLUVIALE. Départs de bateaux à vapeur JEUDI, 27 SEPTEMBRE 1900. Bayou Sara—ST-JAMES, à 5 P. M. Rivière Atchafalaya et Bayou Des Gaietés—J. E. TRUDEAU, à 5 P. M. Madelonville—NEW CAMELIA, à 7 P. M. YENREDI, 28 SEPTEMBRE 1900. Bayou de la Louisiane—à 11 A. M. Bayou Lafourche et Haut du Commerce—MABEL COMEAU, à 5 P. M. Madelonville—NEW CAMELIA, à 7 P. M.

Feuilleton

DE—

L'Abéille de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragedie de l'Amour.

XVI

LA HAINE, FILLE DE L'AMOUR.

(Américain)

Lui, dont la vie avait toujours été si active, qui adorait tous les exercices de la campagne, qui, debout de bonne heure, se retrouvait à déjà très loin de Villefort, à cheval ou à pied, lorsque le soleil venait à peine de se lever, il ne sortait plus, il ne montait plus à cheval; il restait enfermé chez lui pendant des journées entières. Vivarez avait l'air de ne concevoir aucun doute. — Est-ce que tu t'ennuies auprès de nous? — Pourquoi? — Je te vois bayer aux corneilles du matin jusqu'au soir... Le duc ne répondait pas. Chez lui, dans son appartement, il essayait bien de lire, de travailler, de chercher un but à sa vie. — désamarrée depuis qu'il avait obligé de donner sa démission d'officier, — mais il ne trouvait rien. L'amour de Colette lui eût rendu l'équilibre qui lui manquait, mais Colette ne voulait pas l'aider.

Roland avait pour son frère aimé une profonde tendresse. Il n'était pas sans s'apercevoir du changement survenu dans son caractère. Il chercha à en découvrir les causes. En effet, lorsque les soupçons du meurtre de Girodias planaient encore sur le duc, celui-ci pouvait, malgré son innocence, être attristé... Mais aujourd'hui, bien que ce meurtre en

lui-même restât toujours enveloppé de mystère, certaines circonstances qui l'avaient accompagné éloignaient le soupçon qui avait si longtemps pesé sur Villefort... A la place de la certitude, existant dès le premier jour dans l'opinion publique, il n'y avait plus maintenant que de l'indécision, et le duc pouvait espérer qu'un événement quelconque survenant à l'improvise achèverait de le réhabiliter. La situation était donc bien changée depuis le mois de septembre de l'année précédente. Dans ces conditions, pourquoi Villefort paraissait-il de plus en plus triste et sombre? Jamais, au temps où le pays était soulevé contre lui, on ne l'avait vu découragé. Son énergie, sa confiance, reconfortaient les autres. D'où venait, dès lors, cette tristesse secrète? L'esprit de Roland était en éveil. Il voulait savoir, en interrogeant son frère.

Mais à lui moins qu'à tout autre Horace eût dit la vérité. Roland n'avait pas désarmé contre Colette; seulement, sa haine restait inactive: même un travail se faisait dans son esprit: une lutte sourde entre ses anciennes larmes et un sentiment de justice qui était à son cœur combien il s'était montré cruel vis-à-vis de la jeune fille. Ce négatif sentiment était chez lui après que fut découvert le vol des acrobates de la fête de

Clisson. Cette découverte, à qui la devait-on, si ce n'était à Colette? Et il lui en avait un gré. Mais entre ce sentiment et l'aveu de ses torts, c'était à dire l'humiliation devant la charmesse et l'abaissement de son orgueil, il y avait un abîme. Elle était trop pénétrante la gentille Colette, pour ne point s'apercevoir toutefois du changement qui, petit à petit, s'opérait chez le jeune garçon. Elle n'y prenait plus garde, sachant trop que le remarquer eût été le faire disparaître et perdre le bénéfice de tous ses constants efforts. Elle ne s'était jamais départie, envers lui, de la plus extrême douceur. Elle était douce, toujours... Parfois, il la regardait à la dérobée lorsqu'il assistait aux leçons de Louise. Il était surpris de la découvrir ainsi qu'il la voyait maintenant, et lentement il se sentait attiré, influencé par le charme qui se dégageait d'elle. Quelque chose aussi avait fondé la glace de ce cœur: la mort de Michèle. Colette avait pleuré de vraies larmes sur cette mort. Il les avait surprises, un jour, ces larmes. Et il en avait été bouleversé, vraiment surpris, comme d'une chose qui n'était pas possible, à laquelle il ne s'attendait pas et qu'il regrettait presque.

Vivant un peu plus de la vie de Colette, il finit par s'apercevoir qu'elle était parfois triste et que souvent, quand elle arrivait à la leçon, ses yeux étaient rouges. Mais, au château, tout le monde de l'aimait, cette jeune fille. Louise aussi, imitant son cousin, était obsédante et travailleur. Seul, jadis, Roland l'avait fait pleurer. Or, il ne se reprochait aucune dureté depuis longtemps. Dès lors, pourquoi cette tristesse? pour quoi ces larmes? Sans deviner encore, il pensait pourtant que Villefort, de son côté, lui offrait le même spectacle. Et sans tirer, grâce à sa jeunesse, aucune conclusion du rapprochement qu'il faisait ainsi, il se disait: — Qu'ont-ils donc, tous les deux, à être si changés? Il n'était pas sans se rappeler aussi qu'un soir, il y avait déjà longtemps, dans les premiers mois qui avaient suivi l'arrivée de Colette à Villefort, lui et Louise, une fois, en l'espionnant, avaient pénétré tout à coup dans la chambre de la jeune fille. Colette ne les avait pas entendus. Elle était ensevelie dans une profonde rêverie. Dans son fauteuil, les yeux fermés, plus rien de la vie extérieure, en cet instant-là, n'arri-

vaient jusqu'à son âme. Elle n'écoutait, elle n'entendait plus que son cœur. Les deux jeunes gens—Roland et Louise—étaient restés pendant quelques minutes sur le seuil, silencieux, retenant leur souffle, essayant de trouver contre l'offensive une nouvelle méchanceté. Et tout à coup, comme s'éveillant de son rêve, Colette avait murmuré, répondant aux épouvantées qui venaient de l'assail-

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce que je l'aimerais? De qui parlait-elle? Il ne se le demandèrent même point. Cela parut à leur cruauté tout simplement baroque et leur offrit, entre eux, trop de matière à plaisanterie pour qu'ils ne s'emparassent point de ces paroles et n'en fissent des gorges chaudes. Quant à la pensée que l'homme, dont l'image passait ainsi devant les yeux de Colette pouvait être le duc Horace, elle ne leur vint pas. Ils se recueillirent donc en ricanant. Et l'un des deux, en étouffant de rire, disait: — L'institutrice amoureuse! Ah! ah! C'était à Paris, sans doute, qu'elle avait laissé cet amour-là, un amour malheureux! Et voilà pourquoi elle avait

accepté avec tant d'empressément, à cette époque, l'offre faite par la duchesse de venir s'installer au château de Villefort. Elle l'éprouverait encore pendant les jours qui suivraient. Ils allaient même jusqu'à guetter sa correspondance. Mais leurs méchancetés échouèrent, car Colette n'écrivait qu'à sa famille. Alors, au bout de quelques jours, ils n'y pensèrent plus. — Ce souvenir revenait maintenant à Roland. — Est-ce son amour qui le rend triste? Et qui donc aimait-elle? Jadis, Horace, en voyant Roland si sombre et si triste, l'avait interrogé fréquemment, l'avait pressé de questions afin de savoir quel secret se cachait dans cette âme d'enfant. Roland, au prix de sa vie, n'aurait pas voulu faire connaître le secret qu'il avait surpris de la honte maternelle. Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...

Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...

Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...

Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...

Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...

Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...

Il n'avait pas répondu. A présent, c'était au tour d'Horace de cacher un secret. Au tour de Roland de l'interroger. Il le faisait, éalin, tendre toutes les fois que l'occasion se présentait. Horace faisait ces questions mais Roland revenait à la charge. — Autrefois tu me demandais avec insistance, pour quoi j'étais si triste...